

C'est le matin. La journée commence à peine que le désordre rend la vie impraticable. Elle doit dégarnir la table et remettre chaque chose à sa place.

Elle suit le fil du désordre, jette le journal, relit la lettre de Michèle, reclasse les disques en ordre alphabétique, replace les coussins du sofa, regarde à nouveau ses dernières photos, les remet dans la boîte, lave la théière, nettoie la table à café, et en arrive au milieu de la cuisine sans raison avec un soulier dans les mains, comme si l'objet n'avait ni lieu ni sens. Elle s'étonne en voyant les nombreuses égratignures sur le cuir verni vert de son soulier neuf.

Elle s'étourdit et tourne encore, fait bouillir de l'eau pour rien et danse un peu devant son miroir de chambre.

Il fait chaud, elle peut enfin enlever sa veste autrichienne. Il est dix heures et déjà elle renonce à la course aux objets perdus et retrouvés.

Immobile, assise sur le coin du comptoir, Raymonde ne sait plus que faire de tout son énervement. Elle voit venir la scène. Les murs, les meubles, le plafond, le plancher, les portes, tout la dévient. Elle s'étend sur le lit, enfonce sa tête dans les draps, et laisse le long frisson la parcourir et la crisper.

Comment dire elle pleure? Elle verse des larmes. Elle pleure pour rien. D'une peine innommable, courante et longue comme une rivière. Elle pleure comme la fatigue sans raison. Elle s'écrase.

Mais subitement, ça s'arrête. Les larmes ne coulent plus.

C'est la mystérieuse fin de la peine.

Ça commençait tout juste et voilà que ça se retourne vers elle. Pour et contre elle. Comme un tableau qui veut se pourfendre sur sa tête.

Comme si un étranger avait nommé son nom.

Elle se perd définitivement, comme les objets de la maison, dans un calme tourbillon. Elle a perdu tous les sens ou les a tous gagnés. Elle n'est ni vraiment elle, ni vraiment une autre. On la dirait prise avec deux coeurs.

Deux coeurs qui battent en même temps.

Raymonde aime les paysages. Ces images de montagnes, de lacs et de forêts! Mais elle ne sait jamais d'où les regarder au juste.

Un été, lors d'un voyage en Gaspésie, elle décide d'entreprendre la montée du gigantesque Mont Albert. Tout en haut, on voit de grandes taches blanches: la neige continuelle.

Elle rêve à ce sommet dans les nuages d'où elle pourrait contempler l'infini.

Elle se lève de très bonne heure, fait des provisions, et part à grands pas. C'est l'aube, il fait encore noir dans la forêt. juste au bas de la montagne, elle rencontre un ours.

Elle marche pendant des heures et des heures, et s'épuise. Les arbres aux branches garnies de lichens ne l'enchantent plus. La promenade est longue. Sa gorge est sèche malgré l'humidité du sous-bois. Elle s'arrête à chaque ruisseau qu'elle croise pour mouiller ses tempes et boire un peu de cette eau froide. Elle s'alourdit.

Le plaisir de la marche est disparu, ses muscles de cuisses gonflés à bloc. Il n'y a plus que la dénivellation et son pied qui doit prendre les devants. Elle savait que ce serait dur et long. On lui avait dit au centre d'information touristique.

Et c'est ainsi.

Raymonde, par un bel après-midi, décide de réparer la fenêtre brisée de la porte d'entrée. Marteau, tournevis, pince et ciseau-à-bois.

Elle enlève d'abord les quelques morceaux de vitre coincés dans le cadre, en faisant bien attention de ne pas se couper. Elle retire ensuite les quatre moulures du cadre et y place la nouvelle vitre.

Il faut alors reclouer les quatre moulures du cadre pour bien tenir la vitre en place. Mais Raymonde a très peur de donner un coup de marteau dans la vitre et de la faire voler en éclats.

Elle frappe doucement sur les clous.

Ses mains s'emplissent de sueur.

Raymonde adore visiter son ami peintre.

Elle regarde ses mains et ses tubes, les croquis, les pinceaux, les taches, et surtout les tableaux inachevés.

Il lui parle des couleurs qu'il ajoutera en se fermant les yeux. Il aime quand les couleurs se touchent, se mêlent et s'étendent.

Il se fait d'étranges couronnes, met des fruits sur sa tête, s'enveloppe de papier, souffle dans des trompettes en forme de coquillages ou tient sous ses aisselles des petits drapeaux.

Autour de lui, tout est prêt à devenir tableau.

Raymonde, elle, ne ferme jamais les yeux.

Raymonde quitte encore la ville. Elle ne part pas pour un voyage. Elle s'en va seulement sur une longue route qui la mène à une destination habituelle et sans importance.

Mais tout ressemble tellement au voyage! C'est à s'y méprendre. Une voix annonce le départ dans les hauts-parleurs suspendus aux quatre coins du terminus. Raymonde prend ses sacs et se dirige rapidement vers le quai. La peur de manquer l'autobus ne l'a jamais quittée complètement.

À la porte de l'autobus, les gens se bousculent. Le chauffeur en uniforme gris-vert et à la boucle de ceinture en forme d'autobus est planté à l'entrée et déchire nonchalamment les billets des passagers. Raymonde, comme à l'habitude, choisit un siège au centre de l'autobus et s'assoit du côté de la fenêtre. En entendant gronder le moteur, elle perd le contrôle de sa vie et plonge dans une douce dépendance.

L'autobus recule, quitte le quai, et prend enfin la grande route. Le chauffeur souhaite bon voyage à tous, très fort dans le microphone.

Raymonde regarde défilier le paysage. La route est bordée de vastes champs aux herbes sèches. Tout est plat et lisse. Il n'y a presque rien pour accrocher le regard. Parfois une cabane de bois de grange grise. Raymonde regarde sans regarder vraiment.

Devant et derrière, d'autres voyageurs sont à la fenêtre.

Raymonde prend sa caméra et décide de me photographier. Je ne sais pas quoi faire; il n'y a plus de naturel. On ne peut pas continuer à parler normalement, on ne peut se cacher la face avec les mains, on ne peut faire de grimace, et moi, je ne peux pas poser.

Nous parlions dans la cuisine qui s'assombrissait peu à peu avec le soleil couchant. Nous ne disions presque rien. Encore une fois comme déshabitués à notre présence. J'essayais de lui montrer ma tristesse. Cette peur de rester immobile devant la course des autres. Elle me disait comprendre exactement.

«Ma grand-mère savait le conte de la montagne d'aimant. Les navires qui s'en approchaient trop étaient soudain dépouillés de toutes leurs ferrures, les clous volaient vers la montagne et les malheureux navigateurs sombraient parmi les planches qui s'écroulaient les unes par-dessus les autres.»¹

Raymonde pose sa caméra sur la table, puis la reprend, me vise, et esquisse comme un sourire grave.

¹ Goethe, *Les souffrances du jeune Werther*, Garnier-Flammarion, Paris 1968. p. 80.

Je m'enfonce dans la chaise. Je gigote, m'étire, baille et bouge sans arrêt, comme un animal qui voudrait disparaître dans ses coups de cornes. Mais en vain.

Alors, de toutes mes forces, je regarde l'appareil. Mes yeux et ma gorge se débattent.

Je ne deviendrai pas une photo.

Raymonde chemine rapidement vers chez elle sur le trottoir d'une rue déserte. Il neige abondamment. Dans le stationnement d'un centre d'achat, elle aperçoit quatre grattes qui déblayent la neige pendant qu'il fait nuit.

Ce sont quatre soeurs jaunes (deux grandes et deux petites) qui se promènent dans tous les sens, tracent des chemins, rient et grondent. Leurs phares projettent une lumière éparpillée, scintillant sur les gros flocons qui tombent.

Raymonde pousse un cri de joie en voyant le superbe tableau, fait quelques pas en sautillant, et lève les yeux au ciel.

Le monde lui a dévoilé sa face sacrée.

Elle reprend sa route, toute hâte perdue. Elle n'allonge plus la jambe, ne s'essouffle plus à courir, mais écoute plutôt s'éloigner doucement le bruit des grattes et leur magie.

Certains disent de Raymonde que c'est une magicienne.

Raymonde s'achète un grand manteau blanc pour être la plus belle, mais s'accote sur les automobiles pour le salir.

En prenant sa douche, Raymonde repense à cette scène d'un roman où un homme sort dehors en pyjama et a envie d'étreindre les arbres.

Raymonde décide de ne pas répondre au téléphone.

En allant au marché, Raymonde aperçoit un petit sapin juché sur un lampadaire et constate par la suite que toute la rue est bordée de petits sapins.

Raymonde lit un roman, assise sur le sofa du salon. Devant elle, il y a une table à café blanche remplie de livres, trois petites marches menant à la cuisine, une table de cuisine en verre fumé et une fenêtre donnant sur la ruelle. Derrière elle, la porte ouverte de l'atelier, un bureau plein de cartes postales et une fenêtre donnant sur la rue.

Raymonde ne rentre pas la lettre de l'inconnu dans la maison. Elle la laisse sous le tapis du perron car elle la croit diabolique.

En sortant de la maison, Raymonde rencontre sa propriétaire qui vient lui porter un chaudron de minestrone.

Raymonde pense sans cesse au malheur de son amie et s'attriste comme si c'était le sien propre.

En allant au cinéma, Raymonde regarde le ciel et se dit qu'elle ne réussirait jamais à compter toutes les étoiles.

Lors d'une promenade sur un chemin de fer longeant le fleuve, l'ombre d'un gros nuage passe sur l'ombre de Raymonde et l'efface pour un moment.

Raymonde est tranquille. Tranquille comme un chalet. Elle a préparé un bon poisson aux amandes et raisins. Je suis invité à souper avec elle.

Par la fenêtre de la cuisine, on peut voir à l'intérieur des logements sans rideaux de l'autre côté de la ruelle. Raymonde découvre une fenêtre toute illuminée de rouge, de jaune, d'ocre et d'orangé. On dirait un feu de salon.

C'est très beau. Mais elle ne le prend pas en photo. Elle ne cherche pas à se brûler, à s'enivrer et à s'étourdir jusqu'à mettre ses manteaux à l'envers pour le luisant de la doublure.

On dirait que le drame n'est plus nécessaire.

Elle pose le poisson fumant sur la table.

« Dans toutes les pièces brûlaient encore les lampes que Clarisse, étant seule, avait partout allumées. La surabondance de la lumière ruisselait, vacillait entre murs et objets, emplissant l'espace intermédiaire d'un quelque chose de presque vivant. C'était probablement la tendresse contenue dans toute fatigue sans souffrance qui transformait le sentiment général de son corps; la conscience qu'on a toujours de son corps, même quand on ne s'en aperçoit pas, conscience d'ordinaire vaguement délimitée, devenait à la fois plus souple et plus ample. C'était un relâchement, comme si un noeud qui tenait tout ensemble s'était défait. Puisque rien ne changeait réellement sur les murs et dans les objets, puisque nul dieu n'entrait dans la chambre de cet incrédule et qu'Ulrich lui-même ne renonçait nullement à sa lucidité (dans la mesure où sa fatigue ne lui faisait point illusion sur ce point), seul le rapport de lui à son entourage pouvait donc être soumis à cette métamorphose; et, dans ce rapport même, non pas son aspect matériel, ni les sens et la raison qui lui correspondent objectivement, non! mais plutôt un sentiment profond comme une nappe d'eau souterraine sur quoi reposaient ordinairement les piliers de la perception et de la pensée objective, piliers qui s'écartaient doucement les uns des autres ou se confondaient les uns dans les autres : cette distinction elle-même n'avait plus à ce moment-là aucun sens. »

Robert Musil, *L'homme sans qualités*, Édition du Seuil, collection Points, Paris 1982, vol. 1, pp. 791-792.